



## Françoise ANCEAUX

Entretien<sup>©1</sup> avec Francis Six  
(novembre 2021 / septembre 2022)

---

*L'accompagnement des étudiants est une priorité et un enjeu d'avenir pour l'État et les collectivités (Rapport d'information n°742 du Sénat, le 6 juillet 2021). Quoi de plus évident que l'importance d'un suivi pédagogique personnalisé pour accompagner les étudiants vers la réussite de leur parcours d'études ? J'ai eu la chance de suivre les enseignements de Françoise Anceaux très tôt dans mon cursus universitaire. Françoise a toujours fait des étudiants sa priorité. Disponible, encourageante, enseignante passionnée et passionnante, elle a « ouvert la porte de la psychologie ergonomique » à grand nombre d'étudiants, dont je fais partie. Durant son mandat au Conseil d'Administration d'ARPEGE (Association pour la Recherche en Psychologie Ergonomique et Ergonomie), elle a créé les Doctoriales, en collaboration avec Irène Gaillard. Ces ateliers nationaux annuels ont pour objectif d'aider les doctorants, en leur permettant d'explorer certains aspects de leurs travaux de recherche, de partager leurs idées et premières expériences avec d'autres doctorants et de profiter des conseils d'un comité de volontaires, chercheurs et/ou enseignants, dans les domaines d'intérêt de l'Ergonomie et de la Psychologie Ergonomique. Ce moment privilégié entre doctorants et entre doctorants et « seniors », dans une ambiance constructive et amicale, est aujourd'hui et depuis 2015 encore largement plébiscité de tous.*

*J'apprécie aujourd'hui la richesse de l'accompagnement dont j'ai pu profiter aux côtés de Françoise. Féru de méthodologie, elle a beaucoup contribué à la formation de méthodologie à l'Université de Lille, formation transverse sur les quatre premières années de la formation de psychologie. Cet intérêt a donné lieu à un livre co-écrit avec son collègue et ami Pascal Sockeel : « La démarche expérimentale en psychologie » (2002), devenu la bible des étudiants. Sa curiosité d'esprit et les différentes expériences et rencontres au fil de sa carrière l'ont amenée, après une thèse en psychologie cognitive (« Utilisation des représentations mentales dans les modifications comportementales et cognitives vis-à-vis de l'alcool »), à se réorienter vers la psychologie ergonomique. Ses travaux de recherche ont ainsi contribué à l'étude des mécanismes cognitifs dans les activités individuelles et collectives de prise de décision et de planification en environnements dynamiques. Ils ont porté sur les activités cognitives et coopératives mises en œuvre par les opérateurs humains dans divers environnements dynamiques, tels que la supervision de soins médicaux et la conduite de mobiles. Ses travaux ont été menés dans un contexte pluridisciplinaire, intégrant aussi bien l'informatique que l'automatique ou la robotique.*

*Après avoir été une enseignante présente et encourageante, elle est devenue une collaboratrice précieuse, pour être aujourd'hui une amie fidèle.*

Sylvia PELAYO  
Septembre 2022

---

<sup>1</sup> Cet entretien est une publication de la Commission Histoire de la Société d'Ergonomie de Langue française. Tout usage, citation ou publication de l'intégralité du texte ou d'un extrait doit porter la référence : Entretien de la SELF avec Françoise Anceaux mené en 2022 par Francis Six <https://ergonomie-self.org/wp-content/uploads/2022/10/anceaux-franoise.pdf>

FS : *Bonjour Françoise, tout d'abord peux-tu te présenter.*

FA : Je suis née en 1956 dans la région de Soissons - Château-Thierry dans le sud de l'Aisne où j'ai fait mes études secondaires avec un bac D à 16 ans. J'ai fait deux années de médecine que je me suis empressée de rater glorieusement, j'ai donc « rattrapé » mon avance. Je suis ensuite arrivée en psychologie avec une motivation qui explique beaucoup de choses dans mon cursus ; je voulais faire médecine pour être chercheur. Le fonctionnement du cerveau humain était quelque chose qui m'intéressait et, venant d'une petite ville de province où l'on n'était pas très au courant des études, je suis partie en médecine. En psychologie, j'ai découvert l'enseignement et les questions d'ergonomie alors que j'étais en licence et en maîtrise par le biais d'Anne et Alain Lancry, qui étaient à l'époque en poste à Lille. J'ai fait une maîtrise orientée psychologie expérimentale et ergonomie - psychologie du travail. J'ai fait une thèse en clinique expérimentale, soutenue en 1985, et ensuite je me suis retrouvée à chercher du travail à une époque où il n'y avait pas de création de poste. Ma thèse portait sur "l'utilisation des représentations mentales dans les modifications comportementales et cognitives vis-à-vis de l'alcool". J'ai été suivie par les Pr Marc Hautekeete et Pierre Leconte. J'ai eu le prix Robert Debré décerné par le HCEIA (Haut comité d'études et d'informations sur l'alcoolisme), ça a été la première thèse hors médecine à avoir ce prix.

Pendant ma maîtrise, j'ai fait un mémoire en ergonomie, d'où vient très certainement mon intérêt. Ma mère était commerçante et avait un magasin de laines, elle était debout 7 jours par semaine, 8 heures par jour. Les réserves étaient dispatchées en 3 endroits, car c'était une très vieille maison. En travaillant avec elle au magasin, je me suis rendu compte de la pénibilité physique que cela pouvait représenter et aussi des pertes de vente que pouvait amener le fait d'avoir une réserve à l'autre bout de la maison. J'ai donc travaillé sur la question de l'aménagement et de l'organisation spatiale.

Je ne voulais pas devenir clinicienne car je ne me sentais pas à l'aise dans ce travail. Après ma soutenance, j'ai eu très vite l'opportunité d'intégrer le CERIM (Centre d'études et de recherches en informatique médicale) qui venait de naître, dirigé par le Pr Régis Beuscart, et où j'ai eu un contrat de deux ans pour travailler sur ce qui commençait à s'appeler l'ergonomie cognitive. J'ai travaillé sur l'élaboration d'un système-expert d'aide au diagnostic et à la thérapeutique pour les maladies infectieuses. Dans ce cadre, je me suis intéressée au raisonnement et aux prises de décision chez les médecins, ce qui était très cohérent avec mon intérêt pour les représentations mentales pour la compréhension d'une situation.

Après ce travail au CERIM, en 1987, avec deux jeunes collègues – qui avaient un peu le même profil que moi et se trouvaient aussi sans poste après leur thèse –, et avec l'aide d'Alain Lancry et de Pierre Lecocq – qui était le patron du laboratoire de psychologie et avait été le directeur de thèse des deux collègues –, nous avons créé une société, une Sarl, nommée "Paradigme", où nous proposons des interventions en ergonomie cognitive. C'est comme cela que j'ai commencé ma carrière d'ergonome sans avoir, à la base, fait d'études en ergonomie, sinon un mémoire de recherche plutôt focalisé en ergonomie de l'activité.

J'ai été gérante de cette société pendant 2 ans et l'ai quittée en 1990 parce que Pierre Lecocq m'a recontactée en m'expliquant qu'il aimerait bien créer une option autour de l'ergonomie cognitive et qu'il allait y avoir un poste de MCF à Lille 3. C'était un précurseur, à la fois théoricien et praticien, qui avait le souci d'améliorer les conditions de travail. Il m'a donc demandé si ça m'intéressait. Et ça m'intéressait !

Si je dois me définir en deux mots, je dirais que je suis d'abord une enseignante, ce qui m'intéresse le plus est la transmission des savoirs et des compétences, si possible. J'ai donc postulé et j'ai été nommée à Lille en 1990 sur un poste de psychologie cognitive et ergonomie. Mais j'y ai fait peu d'ergonomie, car il y en avait peu jusqu'à ton arrivée en 1993. Néanmoins j'ai eu la possibilité dans le DESS de Marc Hautekeete de faire une petite option d'une trentaine d'heures. C'est ainsi que l'on a formé les premiers étudiants qui sont allés vers l'ergonomie cognitive, comme Sylvia Pelayo qui est partie au CERIM, a fait une thèse et est maintenant maître de conférences HDR au CHU de Lille (Lille 2). D'autres ont créé des sociétés, comme Nicolas Leroy, par exemple, avec *Use Concept* qui travaille sur l'utilité et l'utilisabilité des outils médicaux en santé.

Je suis restée à Lille entre 1990 et 2005, mais pour la partie recherche, j'ai rejoint en janvier 1999 l'université de Valenciennes et l'équipe de Jean-Michel Hoc dans l'équipe PERCOTEC (Psychologie et ergonomie de la cognition dans les environnements technologiques) du LAMIH (Laboratoire d'Automatique, Mécanique et Informatique, Industrielles et Humaines, UMR CNRS 8201). Ainsi, entre 1999 et 2005, j'étais à cheval sur les deux universités, mais j'ai obtenu une délégation CNRS de 3 ans pour renforcer l'équipe PERCOTEC, Jean-Michel partant à Nantes, et afin que je puisse prendre mes marques pour récupérer l'équipe de recherche. J'ai fini par demander une mutation à Valenciennes en 2005.

*FS : De 1990 à 2005, tu étais donc enseignante-chercheuse à Lille. Quels étaient tes thèmes de recherche ?*

FA : J'étais un peu perdue au départ. À la demande de Pierre Lecocq, j'ai travaillé sur tout ce qui tourne autour des hypertextes, Pierre ayant des idées assez précises sur ce sujet car il était aussi linguiste. Mais la thématique ne me convenait pas trop et, de plus, il y avait des gens qui avaient plus de connaissances que moi sur le domaine et qui se sont fait bien connaître comme J.F. Rouet à Tours ou André Tricot à Toulouse. À ce moment-là, j'ai progressivement repris ma collaboration avec Marie-Catherine Beuscart au CERIM et je me suis orientée vers le raisonnement médical et la prise de décision médicale. C'est pour cela que j'ai rencontré Jean-Michel Hoc et que je me suis intéressée à la prise de décision en environnement dynamique.

Mais à Lille, j'ai eu du mal à creuser ce thème, car, Pierre Lecocq étant parti, je me suis retrouvée dans une équipe de recherche pour qui la recherche appliquée « ce n'était pas sérieux ». On m'a mis des bâtons dans les roues et j'ai connu des difficultés comme beaucoup de psychologues appliqués confrontés à des psychologues expérimentaux. J'ai rapporté beaucoup d'argent au laboratoire parce que j'avais des contrats, mais on ne me laissait pas parler et on dévalorisait ce que je faisais. Jean-Michel Hoc m'a alors ouvert des portes, je lui ai présenté des choses que l'on pouvait, selon lui, publier. Moi qui n'avais quasiment pas publié entre 1995 et 2000, j'ai alors commencé à publier. La prise de décision médicale individuelle et coopérative restera jusqu'au bout ma thématique de recherche préférée et centrale.

En arrivant à Valenciennes, je me suis intégrée dans un laboratoire qui est un laboratoire de sciences pour l'ingénieur avec une partie humaine, indiquée par le H du LAMIH. J'ai travaillé surtout avec des automaticiens, qui sont ce qu'on appelle des automaticiens humains, qui ne font pas de la robotique avec des robots totalement autonomes, mais s'intéressent à intégrer l'humain dans la boucle de régulation du système avec un réel partage entre l'humain et le robot, une répartition des fonctions et une répartition des rôles qui sont très intéressantes. Je me suis donc intéressée à ce moment-là à la conduite automobile, au pilotage d'avion, c'est-à-dire à ce qui est de la supervision d'environnements dynamiques. Et puis j'ai pas mal travaillé aussi avec Alstom sur le ferroviaire.

Après 2005, j'étais à Valenciennes responsable de l'équipe de recherche. Mais en 2009, le LAMIH a un peu changé de configuration. Comme nous n'étions que 3 ou 4 dans l'équipe, donc peu nombreux, et qu'il n'y avait pas de psychologie à Valenciennes, nous avons du mal à obtenir des postes. Pour donner plus de force, nous nous sommes regroupés avec la partie biomécanique humaine, dont la plupart des membres venaient des STAPS, pour former une équipe plus grosse qui maintenant s'appelle Sciences de l'Homme et du Vivant, mais qui, en fait, est orientée autour de la décision, l'émotion et la motricité humaine.

Dans cette équipe, il y a des thématiques de recherche communes, comme par exemple la chute chez les personnes âgées sous un angle bio-psycho-social, partant d'un niveau d'études de type musculaire, articulaire jusqu'à un niveau cognitif en termes décisionnels, et aussi un niveau émotionnel avec, en particulier, la participation de Janick Naveteur, et également les afférences sensorielles, en particulier au niveau de la plante des pieds.

À l'heure actuelle, je suis partie, mais Rémy Hubaut travaille avec un biomécanicien autour des TMS pour essayer de trouver des méthodes de mesure et d'évaluation qui articulent l'objectif et le subjectif. C'est intéressant d'avoir Mathias Blandeau, ingénieur mécanicien de formation, spécialiste de l'adaptation d'outils aux personnes handicapées et aux personnes âgées, qui a fait sa thèse en automatique et biomécanique sur les sièges d'avion pour les personnes en situation de handicap moteur. Rémy a fait une thèse sur les TMS, sous la direction de Fabien Coutarel et Sandrine Caroly. Mathias et Rémy ont repris la responsabilité du master « ergonomie et ingénierie des activités physiques » que j'avais créé avec Franck Barbier en 2010, faisant donc un binôme psychologue et biomécanicien, qui fonctionne encore aujourd'hui. Actuellement (septembre 2022), le poste que j'ai occupé est paru, et Eugénie Avril a pris ce poste et la codirection du master avec Mathias Blandeau (Eugénie a eu obtenu une thèse en Psychologie Ergonomique à l'Université Champollion d'Albi et a donc un profil très proche du mien).

*FS : Peux-tu développer à travers un exemple concret la façon dont tu travaillais avec les ingénieurs, les biomécaniciens, les informaticiens, car ton positionnement est intéressant, original même...*

FA : J'ai un avis très partagé et je pense qu'avec l'expérience, il est plus partagé qu'il ne l'était au début. D'un côté, j'ai un avis très positif, – qui explique pourquoi je suis allée à Valenciennes –, qui est que le point de vue des autres disciplines enrichit énormément le nôtre, ne serait-ce que sur la faisabilité technique des idées que

l'on peut avoir ; on se rend alors compte que, soit elles ne sont pas faisables ou à des coûts excessifs, soit elles sont faisables mais risquent de modifier en profondeur la situation souhaitable. Avis positif aussi parce que j'ai rencontré des gens ouverts, ceux qui avaient fait venir Jean-Michel, comme par exemple Patrick Millot qui, à l'origine, est un chercheur CNRS en automatique, ayant suivi les cours de Jacques Leplat et au CNAM. Travailler avec lui a été extrêmement enrichissant. J'ai aussi rencontré Noël Malvache, qui était déjà en retraite quand je suis arrivée. Ce fut un vrai plaisir de discuter avec lui. Enfin, le regroupement entre les équipes d'ergonomes et les biomécaniciens « humains » a été particulièrement enrichissante (merci à Emilie Simoneau et Mathias Blandeau).

J'ai découvert, et ça m'a fait beaucoup de bien, que ce ressenti qu'ont les psychologues (peut-être moins les ergonomes) de se sentir dévalorisés par le fait d'appartenir à une science dite « molle », n'est en fait pas du tout lié avec la discipline elle-même ou ses méthodes, mais en raison de l'objet même de la discipline. Quand on est physicien, en effet, et que l'on travaille sur de la peinture anti-radar, par exemple, il y a une grande différence selon que l'on en met ou pas. Ce sont des objets « durs » qui évoluent peu, alors que nous, nous travaillons sur un objet dit « mou » parce qu'il est variable. Il n'y avait pas du tout ce regard négatif, au contraire.

J'ai aussi beaucoup discuté avec Thierry-Marie Guerra, qui a été le patron du laboratoire pendant 10 ans (il vient d'arrêter il y a 2 ans), un automaticien matheux travaillant sur des équations longues comme le bras. Il m'a dit "moi, l'humain me fascine" mais j'ai choisi les moteurs hybrides parce que c'est plus simple. Il disait aussi ne pas comprendre que des automaticiens, des ingénieurs quelle que soit leur formation, veuillent assimiler l'homme à une machine ; il m'avait donné un exemple, qui est intellectuellement passionnant, concernant les moteurs hybrides : on dispose de superbes équations pour l'hybridation, dit-il, mais tu appliques ton équation et ça ne marche pas, ou ça marche mais le rendement est mauvais. Alors on fait ce que fait tout bon ingénieur, on bidouille un peu et au bout d'un certain temps, l'hybridation fonctionne parfaitement bien. Mais si on remet ça sous forme d'équation, l'équation est fautive. Dès lors, comment mettre l'homme sous équation ? Il ne comprenait pas. Et là on rejoint bien l'ergonomie avec la régulation. Il était fasciné par le modèle de Leplat sur la régulation. Il disait — ce que sait tout automaticien — que plus tu rajoutes des boucles de régulation, même si elles sont toutes fiables à 99,9%, la fiabilité baisse, plus c'est complexe, moins c'est fiable. Or, un humain, c'est ce qu'il y a de plus complexe, c'est la plus belle machine qui n'ait jamais été créée, donc non prédictible. Je dirai que ça, pour moi, c'est tout le côté positif du travail avec d'autres disciplines.

Mais ce fut plus positif sur le plan personnel intellectuel et celui de l'enseignement que sur celui des publications. En termes de rentabilité de la recherche à titre personnel, la pluridisciplinarité n'est pas très efficace, car, d'un côté, on fait une recherche intéressante, mais, d'un autre côté, on ne sait pas où publier, vu que les revues disciplinaires n'aiment généralement pas ces articles et les refusent.

De ce fait mes publications se répartissent dans plusieurs champs disciplinaires (comme en témoignent celles que je cite ci-après). Quand on se trouve entre deux disciplines, aucune des deux ne sait bien situer la question de recherche, étrangère à la fois chez l'une comme chez l'autre. Ce qu'il faut accepter, c'est d'être à tour de rôle la petite main de l'autre. Je pense aux travaux que nous avons faits, Janick Naveteur et moi, avec Christophe Kolski pour l'évaluation de ses outils, ce qui n'est pas très intéressant sur un plan fondamental pour nous ; car ce ne sont pas nos questions de recherche, mais à côté de ça, il nous aidait à mettre en place des protocoles expérimentaux, à informatiser nos outils, par exemple. Avec lui, ça se passe toujours très bien, parce que nous admettions l'un et l'autre que c'était très difficile de faire une recherche qui nous permette d'avoir chacun une question de recherche fondamentale ou appliquée.

En automatique, j'ai beaucoup travaillé avec Marie-Pierre Pacaux-Lemoine, ingénieure de recherche HDR au laboratoire, sur la question de la collaboration et la coopération homme-machine. Les biomécaniciens diffèrent à cet égard. Avec Franck Barbier, qui est très théoricien et qui a une définition de l'ergonomie très physiologique, j'ai du mal à être sur la même longueur d'ondes, mais il a soutenu nos travaux. En revanche, avec les biomécaniciens qui sont cliniciens, comme les kinés, c'est un plaisir. Un kiné sait très bien que la douleur n'est pas seulement musculaire ou articulaire, mais qu'elle est aussi dans la tête et dans l'environnement.



*FS : Ce que tu évoques, ce sont à la fois les avantages et les difficultés de la pluridisciplinarité ... et qu'en est-il avec les médecins, car c'est aussi ton domaine ?*

FA : Ce n'est pas plus facile avec les sociologues. Avec les médecins, pour moi, ça a été presque plus facile qu'avec tous les autres, parce que je ne travaillais pas avec eux sur des questions de médecine. Le problème avec les informaticiens est que, si je leur dis que leur logiciel ne va pas aller, certains ne veulent pas l'entendre ; leur objectif est de faire des outils qui gèrent de l'information pour gérer de l'information, et beaucoup d'entre eux n'arrivent pas à comprendre que l'humain ne gère pas de l'information pour gérer de l'information, il la gère pour faire autre chose, et donc ça n'est pour eux qu'une tâche "annexe", une tâche support. Par exemple, les médecins vont utiliser leur logiciel de diagnostic médical pour qu'il conserve l'information, pour le diagnostic suivant ou pour la prochaine rencontre avec le patient. Mais c'est très difficile à le faire comprendre à certains informaticiens ; c'est là-dessus que les deux logiques s'affrontent. Avec les automaticiens, c'est plus facile parce qu'on a une notion commune qui est la régulation, même s'ils n'en ont pas la même représentation que nous, mais au moins ça leur parle et c'est clair, une régulation ce n'est pas subjectif, c'est objectif. Avec les médecins, ça fonctionnait bien parce qu'on travaillait non pas sur les questions médicales mais sur l'amélioration de leurs conditions de travail.

Personnellement, j'ai beaucoup plus travaillé avec les personnels infirmiers que les médecins eux-mêmes, mais au départ j'ai travaillé sur les prises de décision par les anesthésistes. Avec ceux-ci, c'était très facile pour la simple raison — c'est l'interprétation que j'en ai — qu'ils sont dévalorisés par rapport aux autres. Par exemple, le chirurgien qui fait des appendicectomies à longueur de journée pourra dire de l'anesthésiste qu'il ne « pense » pas, qu'il ne fait pas de diagnostic ; quand on s'intéresse à leur mode de raisonnement, les anesthésistes sont très coopératifs et, de plus, ce sont eux qui ont le lien avec le patient, donc ils sont plus ouverts. C'est l'anesthésiste qui fait la consultation avant, il discute avec le patient, et c'est lui qui est en zone de réveil. Lorsque j'ai travaillé en HAD (hospitalisation à domicile), j'ai remarqué que beaucoup de structures de HAD ont été créées par des anesthésistes ou des réanimateurs, car ce sont justement eux qui ont le lien le plus fort avec le patient à l'hôpital.

Je me suis très vite rendu compte lorsque l'on a commencé à travailler autour de la prise en charge hospitalière, qu'elle soit à domicile ou à l'hôpital, avec Marie-Catherine Beuscart et Sylvia Pelayo qui a fait sa thèse sur ce sujet, combien le rôle infirmier est pivot à l'hôpital ; s'il n'y avait pas d'infirmière, tout s'écroulerait. Les médecins, à leur niveau, s'ils n'avaient pas les infirmières pour gérer le process global et chacun des patients, n'y arriveraient pas. Donc, dans l'ensemble, ça n'a pas été trop compliqué avec les médecins. Certains ont refusé mais on en a toujours trouvé d'autres qui étaient intéressés par notre démarche consistant à comprendre comment ils diagnostiquent et prennent leurs décisions thérapeutiques ou comment ils coopèrent les uns avec les autres. C'est en fait la démarche de tout ergonomiste d'arriver à faire comprendre aux gens qu'on n'est pas là pour les juger et que leur boulot est passionnant, même lorsqu'ils font un travail ingrat, parce qu'il y a des activités complexes, des prises de décision régulièrement, une organisation dans leur tête.

J'ai aussi eu l'occasion de travailler à l'hôpital autour de questions plus classiques comme l'organisation logistique, c'est passionnant également, la complexité du système est hallucinante, et j'en suis arrivée à me dire "comment ça peut encore marcher", c'est aussi ce que les ergonomistes pensent. J'ai souvenir d'une étudiante que j'ai eue dans une formation QHS et qui était dans un service logistique à la SNCF, qui m'a dit "je ne râlerai plus jamais contre un retard de train ... c'est prodigieux qu'il n'y ait pas plus de trains en retard que ça !".

*FS : Tu avais des contrats avec des entreprises ...*

FA : Oui, beaucoup. J'ai commencé ma carrière avec Marie-Catherine et nous avons eu des contrats régionaux (CPER) autour de questions médicales, ensuite nous avons eu des contrats nationaux et j'ai fait un ou deux contrats européens autour du médical ; on a eu aussi des financements de thèse, par exemple pour Sylvia Pelayo ou Saliha Hamek qui a travaillé en HAD. On a eu aussi des contrats ANR (agence nationale de la recherche) autour de la conduite automobile et du ferroviaire. J'ai aussi travaillé avec PSA à Vélizy sur de l'ergonomie cognitive, les systèmes de régulation. On a travaillé aussi sur de l'aménagement routier pour faire diminuer la vitesse aux sommets de côtes ou sur des routes glissantes, contrat avec la région Bretagne, en collaboration avec les automaticiens et les roboticiens, ce qui était très intéressant. J'ai travaillé aussi en robotique militaire avec Thalès et la DGA et j'ai travaillé avec de hauts gradés à la DGA ; pour eux, quel que soit le niveau de robotisation, l'humain est toujours le dernier décideur. Il n'est pas question de rendre totalement autonome les robots, il faut que l'humain puisse les reprendre en main à tout moment et c'est lui qui décide ; pour nous, sur le plan de la recherche en ergonomie cognitive, c'est très intéressant. Chez Thalès, j'ai rencontré des gens très

agréables, avec qui il y avait des affinités, parce que je m'entends très bien avec les roboticiens et les automaticiens.

Quand j'ai découvert le modèle de Leplat et la notion de régulation, ainsi que celle de représentation occurrente chez Hoc et Jean-François Le Ny, je me suis dit que c'est là où je voulais aller.

*FS : Quels ont été ton parcours et ton activité d'enseignante ?*

FA : Mon activité d'enseignante a connu deux époques. Quand je suis venu en poste à Lille, je faisais très peu d'ergonomie, car Pierre Lecocq me demandait un travail de fond et de longue haleine. J'ai donc surtout donné des cours de méthodologie, ce que j'adore, et mon directeur de thèse, Marc Hautekeete, était un méthodologiste dont j'ai pris la suite avec Pascal Sockeel que tu connais bien, lui aussi très intéressé par l'ergonomie ; nous avons construit ensemble le pôle ergonomie avant que tu n'arrives. J'ai donc fait de la méthodologie et de la psychologie cognitive. Avec Pierre Lecocq, j'ai eu la chance de faire de la science cognitive, ce qui m'a permis de me rapprocher de disciplines autres que la psychologie comme la physiologie, la philosophie, la biomécanique, l'automatique, etc. Ça m'a permis d'établir des liens entre les disciplines et j'ai eu la chance d'avoir eu Pierre et Louis Marinyak, tous les deux normaliens, qui avaient cette capacité de faire des liens, Pierre avec la philosophie et la linguistique, Louis avec les maths et la logique. C'est avec lui que j'ai commencé à discuter de logique non monotone et avec qui j'ai appris plein de choses qui m'ont servi pour travailler avec les informaticiens et les automaticiens ; il m'a fait lire des textes d'épistémologie, Pierre m'a donné le cours d'épistémologie en DEA, puis en master Recherche. Ce ne sont pas des choses qui sont directement utiles en dehors des cours, sauf que ça permet d'établir des tas de liens entre les différentes disciplines et de pouvoir parler avec leurs représentants. On se rend compte qu'il y a des questions qui sont les mêmes mais vues sous des angles complètement différents.

Il y avait aussi une petite option d'ergonomie dans le DESS de Marc, qui a commencé à nous mettre le pied à l'étrier et à créer quelques petites choses qu'on a retrouvées ensuite quand tu as créé le master d'ergonomie dans lequel on a intégré cette partie.

Mon expérience à Lille 3 a été positive sur le plan de l'enseignement, et j'aime ça. Faire des cours de méthodologie en 1ère, 2ème année de licence, c'est passionnant parce que tu repères les étudiants qui pigent l'hypothético-déductif et que tu te dis que pour ceux-là, c'est bon. Et puis tu récupères aussi ceux qui vont faire de l'ergonomie ou des choses un peu originales. Par exemple, mon ingénieure de recherche à Valenciennes était venue faire un travail de recherche avec moi en L3 parce qu'elle trouvait "rigolo" ce que je faisais, elle n'en avait jamais entendu parler, mais ça l'a intéressée et elle a fait une thèse et est maintenant ingénieure de recherche.

Quand je suis partie à Valenciennes, ce fut très dur au début parce qu'il n'y avait pas de cours de psychologie ou que les cours d'ergonomie étaient faits par Mouldi Sagar. J'ai donc d'abord fait des cours de méthodologie et je me suis retrouvée très vite être la méthodologiste de service au milieu d'ingénieurs ; ça m'a donné confiance et j'ai partagé les cours de statistiques avec un de mes collègues. Ils ne font pas beaucoup de statistique inférentielle, ils font surtout des analyses sur des *big data*.

Et puis en 2010, il y a eu la création du master IEAP (ingénierie et ergonomie de l'activité physique), mention de master STAPS. Pour beaucoup, l'ergonomie se limitait à la force musculaire et aux angles articulaires ; avec Franck Barbier, biomécanicien, on l'a orientée vers la conception de produits et de services, mais surtout de produits, car il y a ici Décathlon ; de manière générale, la conception de produits sportifs attirait les étudiants. Dans ce master IEAP, on ne vise pas vraiment à faire un master complet d'ergonomie, l'idée est plutôt de former des gens qui vont faire de la conception de produits ou de services avec une approche ergonomique au sens où l'utilisateur final est pris en compte.

Pour donner un exemple, on est très fiers d'avoir fait changer chez Décathlon ceux qu'on appelait les ingénieurs qui ne faisaient que des évaluations de produits en laboratoire, avec des stages d'étudiants. Le premier à avoir réussi cela est un étudiant dont le sujet de stage portait sur les protège-tibias de footballeur afin de les rendre moins lourds. Il a commencé par aller observer les footballeurs et a fait des entretiens avec des footballeurs de différents postes, en leur demandant en particulier de faire un classement de ce qui devait être changé principalement ; il les a filmés et a fait des auto confrontations, dont la conséquence fut un complet changement de classement. Ils se sont aperçus qu'ils passaient beaucoup de temps à remettre les fixations et que ce n'était pas vraiment un problème de poids, outre que diminuer le poids avait pour effet de diminuer la résistance et la protection, mais un problème de fixation. Cette année-là, un étudiant a été embauché à la sortie et maintenant

il y en a 2 à 3 par an. Ils ne sont pas ergonomes, mais quelques-uns ont poursuivi en ergonomie et sont venus suivre le master 2 à Lille 3. C'est vraiment l'intégration de l'utilisateur et des activités futures et de plus, on fait gagner de l'argent !

Pour ce qui me concerne, ce master m'a apporté beaucoup de choses, en particulier de refaire de l'ergonomie en mettant les mains dans le cambouis par le biais des stages, qui amenaient des questions de plus en plus intéressantes, notamment autour des organisations. Par exemple, l'année dernière, un étudiant a travaillé avec une commission de l'habitat social qui veut faire des structures pour personnes âgées éco-responsables. Le master recrute essentiellement des étudiants qui font une orientation APA (activité physique adaptée), ils viennent en STAPS pour s'occuper des personnes en difficulté, ils ont aussi une écoute. J'ai eu du mal au début à Valenciennes, car j'étais habituée à une population lilloise d'étudiants favorisés et plutôt cultivés, différente à Valenciennes, car les conditions de vie ne sont pas les mêmes et beaucoup plus compliquées ; en revanche, les étudiants valenciennois sont beaucoup plus bosseurs, savent pourquoi ils sont là et savent ce que c'est de perdre une année. La plupart travaillent avec des boulots pas toujours très passionnants et la motivation est complètement différente.

Ce qui est aussi très intéressant, ce sont les liens que l'on peut faire avec les entreprises. Par exemple, cette année, un étudiant, qui est pompier volontaire depuis plusieurs années, a obtenu un stage à la Préfecture de Police de Paris et avec les pompiers de Paris sur l'évaluation de produits, mais il a fait beaucoup d'autres choses à leur demande ; on a ainsi créé un lien avec eux. Ils nous ont dit qu'ils feraient à nouveau appel à nous car les étudiants sont différents de ceux qu'ils recrutent habituellement, plutôt des chimistes ou autres spécialistes. Je pense que le master est un couteau suisse qui permet aux étudiants d'intervenir sur des sujets différents.

Voilà donc pour l'enseignement, mais l'ergonomie n'est pas obligatoirement facile à enseigner. J'ai toujours eu l'impression que si la personne que tu as en face de toi n'a pas cette sensibilité-là, ça a du mal à passer. En particulier avec les étudiants en psychologie, mais aussi avec les STAPS, il fallait leur dire que l'on n'était pas là pour soigner les gens, mais pour soigner l'organisation du travail. Il y en a chez qui ça parle tout de suite et d'autres chez qui ça ne passe pas.

*FS : Quels ont été tes engagements dans le monde universitaire et par rapport à l'ergonomie, à la SELF ?*

FA : Je n'ai jamais été membre de la SELF. Je me souviens du premier congrès où je suis allée, c'était à Lyon et à l'époque, pour beaucoup de gens, je faisais partie des psychologues qui se faisaient passer pour des ergonomes et, de plus, je faisais de l'ergonomie cognitive qui n'était pas reconnue par certains comme de l'ergonomie. J'en ai souffert au début pendant longtemps, je ne me suis pas sentie du tout reconnue. En psychologie, je n'étais pas reconnue parce que je ne faisais pas de psychologie fondamentale ("je faisais de la merde", ça m'a été dit textuellement) et je n'étais pas non plus reconnue du côté des ergonomes. Heureusement, il y avait certaines personnes comme Anne et Alain Lancry qui m'ont beaucoup soutenue et à qui je dois beaucoup.

Quand j'ai rejoint Jean-Michel Hoc, qui ne faisait pas l'unanimité, certains m'ont considérée comme sa « créature » et n'ont pas imaginé que je pouvais penser par moi-même, et m'ont rejetée. Je me souviens de colloques de la SELF où je suis allée et où j'ai passé 3 jours sans que personne ne me dise bonjour. Il y a eu un double déclencheur, d'abord Irène Gaillard qui était dans le même cas que moi parce que d'une obéissance qui ne plaisait pas non plus, avec qui j'ai sympathisé, et ensuite l'arrivée de Christine Chauvin qui, avec sa sensibilité consensuelle, a su faire que l'ergonomie nous regarde différemment. Et puis il y a eu aussi des changements à la présidence de la SELF, avec Thierry Morlet, et à ce moment on m'a demandé de faire des relectures de communications au congrès. Puis il y a eu, par l'intermédiaire essentiellement d'Irène, mon entrée au CE2. Mais même au CE2, il y avait des gens dont j'ai senti qu'ils se demandaient ce que je faisais là ; et même si je faisais bien mon boulot de trésorière, je n'étais que peu associée aux décisions concernant l'ergonomie ; je l'ai très mal vécu. Par contre, j'ai été pendant longtemps à l'European Association of Cognitive Ergonomics que j'ai quittée pour des raisons financières et aussi parce qu'ils portaient sur des trucs qui m'intéressaient moins.

Enfin, j'ai fait partie des membres fondateurs d'ARPEGE (Association pour la recherche en psychologie ergonomique et ergonomie cognitive). Dans le cadre du GDR qu'avait créé Jean-Michel Hoc, j'étais coresponsable d'un des thèmes avec Christine Chauvin, mais, après le départ de Jean-Michel, comme on n'avait pas son aura auprès du CNRS, nous n'avons pas pu poursuivre. C'est pour cela que l'on a préféré créer une association avec Irène Gaillard, Françoise Darses, etc. J'ai fait partie du bureau d'ARPEGE pendant les huit

premières années et de celui du CE2. J'organise avec Irène et Liliane Pellegrin, qui est chercheuse à Marseille chez les militaires, les doctoriales de ARPEGE où on réunit des doctorants qui présentent leur travail avec des discutants. Mais l'engagement dans des associations n'est pas vraiment mon truc (je n'ai pas une âme de militante), sauf envers les étudiants.

*FS : Merci beaucoup, Françoise.*

### Références

- Coeugnet S., Forrierre J., Naveteur J., Dubreucq C., Anceaux F. (2016). Time pressure and regulations on hospital-in-the-home (HITH) nurses: An on-the-road study. *Applied Ergonomics*, 54, pp. 110-119.
- Pelayo S., Anceaux F., Rogalski J., Beuscart-Zéphir M. (2013). Impact of CPOE implementation vs. organizational determinants on doctors-nurses communications and cooperation: revisiting the evidence. *International Journal of Medical Informatics*, pp. e321- e330.
- Coeugnet S., Naveteur J., Antoine P., Anceaux F. (2013). Time pressure at the wheel: work, emotions and risks. *Transportation Research Part F*, 20, pp. 39-51.
- Forrierre J., Anceaux F., Cegarra J., Six F. (2011). L'activité des conducteurs de travaux sur les chantiers de construction: ordonnancement et supervision de situations dynamiques. *Le Travail Humain*, 74(3), pp. 263-288.
- Coeugnet S., Charron C., Van De Weerdt C., Anceaux F., Naveteur J. (2011). La pression temporelle: un phénomène complexe qu'il est urgent d'étudier. *Le Travail Humain*, 74, pp. 157-181.
- Pelayo S., Loiselet A., Beuscart-Zéphir M., Rogalski J., Anceaux F. (2010). Proposition méthodologique pour l'analyse de la coopération dans une planification distribuée des actions. *Le Travail Humain*, 73, 4, pp. 361-383.